

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISSANT LE MARDI

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

en traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10, à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 9 Mars 1869.

Le Prince a reçu une lettre de S. M. le Roi des Belges à l'occasion du décès de S. A. R. le Prince Royal, Duc de Brabant.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier S. A. S. le Prince Albert est allé à Menton pour rendre visite à S. M. la Reine Douairière de Prusse et S. A. R. la Duchesse de Gênes.

Le lendemain le Prince est allé à Nice pour visiter LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Charles de Prusse.

S. A. S. le Prince Albert est parti de Monaco le 4 de ce mois, à bord du yacht *Isabelle II*, sous pavillon national, se rendant à Rome.

Le Prince est heureusement arrivé à Gênes après une traversée de 18 heures.

S. A. S. est accompagnée de M. le commandant Bourgarel, capitaine de frégate dans la Marine impériale de France.

S. M. le Roi de Wurtemberg vient de conférer la Croix de Commandeur de l'Ordre de Frédéric à S. Exc. le Commandeur Naldini, chargé d'affaires de Monaco à Rome.

M. Biard, le célèbre peintre français, exécute en ce moment le portrait en pied de S. A. S. le Prince Charles III.

M. Charles-François Ménard, Juge de Paix de Monaco, est mort dans la nuit de mardi à mercredi dernier. Bien que sa santé fût altérée depuis quelque temps déjà, rien ne faisait présager un si triste et si subit dénouement. M. Ménard remplissait depuis deux ans, à la satisfaction générale, ses délicates et difficiles fonctions. Ce magistrat avait su se faire des amis de tous ceux qui l'ont approché. Il a laissé des regrets unanimes.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 28 février 1869 est de 22,738.

Nous recevons souvent, de nos abonnés ou de nos lecteurs, des lettres nous demandant quels ouvrages ont été écrits sur la Principauté de Monaco, et où l'on peut se les procurer. Comme il serait trop long de répondre en particulier à chacune de ses demandes, nous allons le faire par la voie du journal.

Le plus important de ces ouvrages est sans contredit *Monaco et ses Princes*, par M. Métivier, qui forme deux beaux volumes in-8°, imprimés avec luxe. L'histoire de la famille des Grimaldi y est étudiée et exposée avec beaucoup de clarté depuis son origine jusqu'à nos jours. La dernière partie de l'œuvre est consacrée à la description du paysage, de la ville et de la campagne de Monaco. Cette dernière partie a même été détachée de l'œuvre première, et elle est imprimée à part pour la plus grande commodité des touristes.

Monaco et ses Princes se trouve à Monaco, chez Dalbera, imprimeur, rue de Lorraine et à Nice, chez Visconti, libraire.

Dans *La mer de Nice*, un volume de M. Théodore de Banville, la Principauté de Monaco est décrite et chantée avec ce luxe de style auquel le poète nous a habitués. La phrase de M. de Banville est tissée d'or et d'azur comme le ciel de ce pays. Cette langue, exagérée comme couleur, lorsqu'elle parle de sujets ordinaires, n'a point trop d'éclat, lorsqu'elle dit les prodigalités, les débauches d'azur et de lumière que le soleil méridional répand sur les campagnes et sur la mer de Monaco.

Monaco et ses Princes et la *Mer de Nice* sont les deux œuvres les mieux réussies que nous connaissons sur la Principauté. Il faut encore citer *Monaco et ses environs* par Charles Brainne, un volume de trois cents pages publié à la librairie nouvelle, et une brochure de M. Charles Diguët, *Souvenir de Monaco*, qu'on peut se procurer dans les gares de Monaco et de Nice.

On ne compte plus les articles parus dans les journaux sur les merveilles invraisemblables de ce pays. Tous les touristes lettrés qui l'ont traversé, ont voulu noter et publier leurs impressions, mais nous ne parlons aujourd'hui que des livres. Nos abonnés sont maintenant renseignés.

Le lettré délicat qui a écrit *M. de Cupidon*, M. Charles Monselet, est en ce moment à Monaco. Nous devons quelques lignes de bienvenue à notre spirituel confrère, l'abbé Monselet, cet abbé d'ameret échappé d'un boudoir du dix-huitième siècle pour

faire scintiller les facettes de son style et les charmes de son esprit dans les dix journaux qui se disputent ses écrits.

Dans la presse parisienne, je vous défie de trouver un écrivain plus correct, plus châtié, plus simple et plus élégant. Il a une sobriété de style et une ampleur d'idées qui prouvent le travail assidu du publiciste jaloux de sa réputation. Poète, il lui faut dix vers pour remuer tout un monde de pensées; voyageur, cinq lignes, deux images, une ponctuation spéciale, et il vous a dessiné un immense horizon; journaliste, il caracole sur le dada du paradoxe et, d'une main ferme, il tient le balancier de la raison; critique, il juge en dernier ressort les auteurs dramatiques, heureux de ses conseils et fiers de son approbation; romancier, il lèche son style, adore la fantaisie et caresse la vérité.

Le *Courrier de Marseille* du 3 mars contient un article très éloquent sur M. Hasselmans, l'éminent harpiste que nous avons eu le plaisir d'entendre la semaine dernière, au Casino de Monaco. Nous sommes heureux d'apprendre que ce jeune et brillant virtuose, partout sur son passage, ne recueille que des succès.

Nous recevons la lettre suivante sur le bal qui a été donné, la nuit de la mi-carême, dans les salons du Casino de Monte Carlo :

« Depuis trois ans que j'habite votre merveilleux pays, j'ai assisté, monsieur le Rédacteur, à bien des fêtes données par l'Administration du Cercle des Etrangers. En fait de réjouissances, le bal est une de celles que je préfère; j'aime mieux le bal que le spectacle et le concert. Cette préférence peut paraître singulière à certains esprits, mais je m'explique. Au concert, au spectacle, l'auditoire joue un rôle passif; le plaisir qu'il ressent est causé par autrui, par l'acteur, par le chanteur, par le virtuose qui exerce ses talents devant la salle attentive. Au bal, le public est à la fois acteur et spectateur; son plaisir n'est donc plus seulement passif, et je suis de ceux qui aiment mieux s'amuser par eux-mêmes que d'être amusés par les autres.

J'ai donc, depuis trois ans, assisté à tous les bals du Casino, mais jamais je n'en avais vu d'aussi gai, d'aussi animé que celui de jeudi dernier. Il y avait beaucoup de monde, un essaim de jolies femmes, un escadron de belles jeunes filles, des toilettes printanières. Il semblait qu'en voyant l'excellente

composition de la salle, l'orchestre se piquait au jeu et enlevait, avec plus d'entrain encore que d'ordinaire, les polkas et les quadrilles.

» A une heure, ont été ouvertes les portes du salon où un magnifique souper était préparé. Autour d'une vaste table disposée en fer à cheval, ont pris place danseurs et danseuses. Jamais souper ne fut plus gai ; il s'y est fait une prodigieuse dépense de madrigaux en vers et en prose, et j'ai encore dans l'oreille le souvenir de cette joyeuse et sonore musique produite par le rire perlé des belles jeunes femmes.

» Après le souper, on est retourné vaillamment à la danse. Il est inutile d'ajouter que cette seconde partie du bal a été plus joyeuse encore que la première, et que les danseurs se sont fait un devoir d'oublier quelque peu la gravité exagérée, la danse compassée en usage dans les salons. On a risqué quelques pas spirituels. Mais quand les gens du monde daignent s'amuser, leur gaieté est toujours de bon aloi et leurs excentricités mêmes portent toujours en elles un cachet de bon goût. En un mot, monsieur le Rédacteur, chacun est parti enchanté de cette nuit de plaisir. On ne s'est séparé qu'à l'aurore, et danseurs et danseuses n'ont regagné leur lit qu'à l'heure où les gens de labour s'arrachent au sommeil pour songer aux affaires. »

Hier lundi a eu lieu au Casino la représentation des *Pupazzi* de Lemerrier de Neuville, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

On nous annonce comme devant paraître prochainement, l'*Indicateur commercial, industriel et administratif* du département des Alpes-Maritimes et de la Principauté de Monaco. Ce volume contiendra près de mille pages d'impression.

La Préfecture, la Mairie, l'Evêché, les principales notabilités commerciales et administratives, qui comptent déjà parmi les souscripteurs à l'*Indicateur Commercial*, assurent à cet ouvrage important le plus grand succès.

Il contiendra pour Nice, Menton, Grasse, Cannes, Antibes, Puget-Théniers, la Principauté de Monaco, etc., le nom des rues, places, traverses, boulevards, etc., par ordre alphabétique ;

La liste exacte de toutes les Autorités civiles, militaires, judiciaires et religieuses, de toutes les Administrations commerciales et de toutes les industries, par profession et par lettre alphabétique ;

La liste générale par lettre alphabétique de tous les fonctionnaires, négociants, commerçants, industriels et propriétaires.

Enfin, une liste exacte de tous les habitants, dressée par rue et par numéro de maison.

On trouvera dans l'*Indicateur*, les tarifs des chemins de fer, des postes, de la douane, de l'octroi, de la télégraphie, etc.

En un mot, tous les réglemens, tarifs, lois et usages, pouvant être utiles au commerce et à l'industrie.

La France vient de perdre son grand poète. Lamartine. Tous les journaux ont consacré des articles à la mémoire de l'illustre écrivain. Un des plus succints et pourtant des plus complets est celui de M. A. Carle, dans le *Sémaphore* ; nous le reproduisons ;

Une dépêche de Paris annonce la mort de M. de Lamartine, enlevé à sa famille, à ses amis, à la France

dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars à l'âge de soixante dix-neuf ans. L'illustre poète était né à Maçon, le 21 octobre 1790. Il porta d'abord comme son père, le nom de Prat, jusqu'au jour où il prit, à la mort de son oncle, le nom de Lamartine, qui était celui de la branche aînée de la famille, et auquel il a donné un éclat impérissable.

C'est en 1820 que ce nom s'annonça au public, par la publication des *Méditations poétiques*. Jamais recueil de vers n'eut un pareil succès et ne produisit au sein d'un public accoutumé à entendre et à admirer d'autres accents, une impression plus vive et plus profonde. On ne saurait se faire une idée des sentiments de sympathie et des transports d'admiration qu'excita cette révélation soudaine d'un art nouveau, cette invasion inattendue du monde moral par la poésie lyrique.

La trace de ses impressions n'est pas encore effacée et l'on sait par quels grands et beaux ouvrages, en vers et en prose, par quels magnifiques discours, M. de Lamartine a soutenu et agrandi sa renommée littéraire. On ne saurait oublier non plus le rôle important qu'il a rempli dans nos temps de crises, ses retours politiques, ses fautes, ses sympathies si diverses, et aussi son courage inébranlable devant le péril et les immenses services qu'il a rendus à la cause de l'ordre social. Ces services ont fait de lui pendant trois mois un idole de popularité parmi nous, et un objet d'admiration pour l'Europe et le monde civilisé. Il a montré, en effet, plus qu'aucun orateur, en aucun temps, le pouvoir de l'éloquence sur les masses irritées et maîtresses du champ de bataille, et jamais son cœur ne faiblit dans ces périls que ses collègues les mieux placés pour lui servir d'auxiliaires avaient à peine la force d'affronter. Il n'avait, comme il le dit lui-même, que « du vent dans les mains ! » Pourtant la France, chancelante aux abords de l'abîme, fut sauvée, et c'est ce qui fit dire au plus important organe de la presse anglaise, au *Times*, que ce n'était pas en France qu'on devait lui élever une statue, mais bien au centre de l'Europe et de la civilisation. Comment méconnaître ce service et ne pas le rappeler, en oubliant bien des erreurs, devant la tombe qui va renfermer les restes mortels de ce grand homme, dont la vieillesse isolée a été abreuvée de tant d'amertume.

L'histoire sera plus équitable envers Lamartine que ses contemporains, justement froissés peut-être de quelques actes de sa vie politique. Elle le consacrerait immortel en dépit des reproches qu'on a pu lui adresser de son vivant sur sa conduite dans telle ou telle circonstance. Elle lui tiendra compte surtout du charme de sa poésie, des enchantements de son éloquence ; elle ne songera pas plus à lui reprocher ce qui a pu lui aliéner les sympathies des partis, qu'elle ne reproche à Dante la ligne de conduite qu'il a suivie dans les troubles de Florence, et à Virgile et à Horace de s'être faits les flatteurs d'Auguste. D'ailleurs, M. de Lamartine, il faut le dire à la louange de l'honnêteté de son esprit, n'a jamais été que le serviteur zélé de la liberté, et sa fortune engloutie dans les vicissitudes de la vie publique, est le témoignage éclatant de son désintéressement.

AD. CARLE.

CHRONIQUE.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Suivant un journal de Paris, une commission internationale franco-italienne va être chargée de choisir le point de jonction et de régler le raccordement entre les chemins de fer de France et d'Italie du côté de Nice.

Cette commission aura pour mandat exclusif de s'entendre sur cette question.

Quant au choix de la gare internationale, elle n'aura pas à s'en occuper. La convention du 7 mai 1862 a déjà établi, par l'art. 25, que cette gare doit être celle de Vintimille.

Les Femmes à Paris et en province, tel est le titre d'un volume tout plein d'un charmant esprit et d'une fine observation que M^{me} la comtesse Dash vient de faire paraître à la librairie de Michel Lévy frères. Dans deux précédents ouvrages, qui ont été fort goûtés : *Comment tombent les femmes* et *Comment on fait son chemin dans le monde*, on avait déjà pu voir combien l'auteur excelle dans la peinture de la société mondaine, des grandes ou petites passions féminines ; son nouveau livre offre les mêmes qualités brillantes, dans un cadre plus large et non moins original.

VARIÉTÉS. (*)

Pepina.

SOUVENIRS D'ITALIE.

III.

Au soleil du matin, j'avais ouvert les fenêtres. En face de moi, au tournant de la rue, s'élevait une vieille église aux marches ruinées et bâillait la porte d'un cloître. Les cloches carillonnaient ; c'était un dimanche. Quelques vieilles femmes entraient à l'église ; des officiers italiens en tunique verte et pantalon gris, avec la casquette à large visière et l'épaulette de fer blanc, traversaient le carrefour, faisant sonner leur sabre le long du mollet et leurs bottes sur le pavé. Le soleil commençait à tomber d'aplomb, et l'on avait déjà planté les tentes, — simples morceaux de toile soutenus par deux perches inclinées, — devant le seuil des maisons. Des bourdonnements confus arrivaient jusqu'à moi ; je regardais, et j'écoutais, lorsque la maîtresse de la *locanda* vint m'avertir, comme je l'en avais priée la nuit, et dans la langue italienne de Vintimille, qu'il était neuf heures bientôt.

J'achevai de m'habiller pour sortir, et pour boire plus largement de cet air étranger que l'on éprouve une si troublante jouissance à respirer. La curiosité me poussa, dès le premier pas, vers le cloître voisin. A peine en avais-je franchi le seuil que je restais immobile, en extase devant le spectacle qui éclatait à mes yeux. Rien de nouveau pourtant : toujours le ciel, et la mer qui dominait cette partie extérieure du cloître. Mais jamais, je n'avais vu le ciel inonder la mer d'une lumière aussi vive et aussi pure, jamais ni l'un ni l'autre ne m'avaient donné un pareil éblouissement. Ce n'était pas seulement cet éclat de bleu et d'or dont on parle tant lorsqu'on veut peindre ce pays ; nulle couleur qui se dégageât particulièrement : c'était la splendeur, voilà tout.

Et les moines nasillaient leurs chants lugubres dans le chœur de l'église ! Oh ! en ce moment, j'étais tenté de courir à eux, de les arracher à leurs grilles et de les traîner à cet endroit du cloître en leur disant : « Taisez-vous et regardez ; il n'y a pas de prière qui vaille les cris intérieurs dont remplit une minute de cette contemplation. » Ce n'est pas, en effet, le *Kyrie eleison* qui peut échapper alors à l'homme, quel qu'il soit : l'homme s'oublie. C'est le grand *Magnificat* qui chante en lui.

J'avais regagné la rue : le mouvement, l'aspect de choses inconnues me tirèrent, au bout d'un moment, de l'état de rêve où j'étais de nouveau plongé.

C'était bien la grande rue de Vintimille que j'avais montée dans la nuit, et sur les dalles de laquelle je me promenais maintenant. Deux lignes de maisons noires, assez hautes, et à balcons rouillés, descendaient, presque droites, jusqu'à la petite place de la *Cathédrale*, que l'on voyait devant soi, aussi pauvre au soleil du jour qu'aux clartés de la nuit. Je me suis aperçu plus tard que plusieurs de ces maisons, de médiocre apparence, avaient des escaliers de palais dont les rampes de fer pouvaient passer pour des œuvres d'art.

J'étais arrivé devant une fontaine à large bassin, où une population de femmes, jeunes pour la plupart, pieds nus, tête nue, avec une fleur sur l'oreille, venaient chercher de l'eau en de grands et larges seaux de cuivre doublé d'étain qui effraieraient les Auvergnats de Paris. Ces femmes avaient un mouchoir roulé en couronne, un rond de linge sur le sommet de la tête, y posaient bravement le seau, quand il était plein, et, le corps dressé, le poing sur la hanche, s'éloignaient d'un pas léger.

Au milieu d'elles, je regardais surtout une créature de vingt-cinq ans à peu près, svelte, élancée, au teint brûlé comme les autres et avec des yeux plus fendus et plus noirs encore que tous ces yeux qui m'étonnaient. Vif ou lent, chaque mouvement d'elle avait la grâce ; quand elle souleva le seau rempli, il semblait qu'il ne pesât pas à ses mains, et sa tête ne bougea et ne se raidit pas plus, en le recevant, que si un oiseau venait de s'y poser.

Et quand elle descendit la rue, il fallait voir cette souplesse et cette élégance, cette beauté souveraine du port et de la démarche. Son cou n'avait rien perdu de sa flexibilité sous le poids énorme qu'il supportait, sa taille se balançait doucement, et comme avec coquetterie, sur le rebondissement des hanches, et ses pieds nus, cambrés et fins, paraissaient toucher à peine le pavé. Ce que nous appelons la *race*, cette fille vêtue d'une mauvaise robe d'indienne claire, et dont la toilette n'était relevée que par une rose blanche piquée dans la masse luisante de ses cheveux noirs, cette pauvre fille de Vintimille l'avait au suprême degré. Elle était

(*) voir le numéro 553 du *Journal de Monaco*.

de ces créatures dont toutes les autres, quel que soit l'élévation de leur rang, ne semblent que les copies maladroitement et grossières ou les tristes caricatures. Ce sont celles-là qu'on peut surtout nommer les créatures de Dieu.

— Pepina! Pepina! cria un enfant de sept ou huit ans qui accourait au devant de cette Nausicaa brune de la fontaine, — avec un accent très prononcé qui allongea la syllabe du milieu en faisant disparaître la dernière.

Et Pepina prit la main de l'enfant pour tourner une ruelle à arcades, plus étroite encore que ma ruelle de la nuit précédente, et qui dégringolait, plutôt qu'elle ne descendait, en colimaçonnant, comme un escalier de cave pavé de petits cailloux. La grande rue exceptée, toutes les rues de Vintimille ressemblent exactement à celle-là. Ruelle est déjà trop aimable de la part d'un voyageur civilisé, et il faut toute la curiosité d'un poète, d'un artiste, ou d'un amoureux pour s'enfoncer dans ce dédale où les coudes du passant touchent les maisons de chaque côté.

Au moment où elle arriva à une porte basse dont l'ombre laissait à peine deviner un corridor, la belle et gracieuse fille enleva le seau du burrelet qu'il avait aplati, le déposa sur le seuil avec une aisance et une légèreté sans pareilles, et se retourna en jetant sur moi un regard étrange qui, sans manquer de douceur, m'empêcha pourtant d'avancer d'un seul pas. Elle et l'enfant, portant le seau, disparurent tout-à-coup.

Je remontai vers la grande rue. J'examinai tout, la maison du gouverneur, le théâtre, dont la façade rappelle un peu celle du Vaudeville de la rue Vivienne, le couvent, dont le style italien m'avait frappé déjà, et où les enfants du Vintimille des ruelles, garçons et filles, jouaient et mendiaient sur les marches en ruine ou au frais des arcades. Comme j'allais entrer à la Cathédrale, je vis passer devant moi Pepina, dont le regard singulier ne fit, cette fois, que m'attacher à elle irrésistiblement.

Pepina alla s'agenouiller devant une image de la Vierge, sans baisser la tête, et élevant, au contraire, ses grands yeux pleins d'une prière mystérieuse. Puis, elle sortit avant la fin de la messe, ne semblant s'être occupée autant d'elle que de l'étranger qui la suivait.

Oh! la vanité et la fatuité de l'homme! je pensais audacieusement à Lamartine, je pensais à Graziella. Je me voyais le héros d'un roman intime, où il y aurait des soupirs et des sanglots, et j'accompagnai de nouveau Pepina, marchant derrière elle, jusqu'à la porte de la rue obscure où elle demeurait. Une fois encore, elle me regarda avant d'entrer, mais d'un oeil plus profond et qui semblait dire:

— Etes-vous bien ce que je crois, et puis-je me confier à vous?

IV.

Toutes les cloches des églises et des couvents sonnaient l'Angelus de midi.

— Où peut-on déjeuner ici? demandai-je à deux ou trois personnes qui me semblaient plus françaises que les autres.

— A la *Locanda del Sole*, — me répondit-on invariablement.

La *Locanda del Sole*, où j'avais couché, était donc le premier hôtel de la ville, et j'appris en même temps que la *locanda* voisine, où j'avais refusé d'entrer, n'en était pas moins, après l'autre, le seul endroit sérieux et confortable pour le voyageur. Trop parisien peut-être, je ne m'en serais jamais douté. Les touristes futurs, trouveront, à côté du bureau de la diligence de Nice à Gènes, l'hôtel de l'Europe, dont j'ai vu le bâtiment et même l'enseigne. Mais, s'ils aiment la couleur locale, comme on doit toujours l'aimer et la rechercher en voyage, ils monteront avec moi à la *Locanda del Sole*, — à l'hôtel du Soleil.

Une odeur de soupe au fromage et de bœuf bouilli s'échappait de la cuisine et arrivait vigoureusement au nez. Dans une petite salle de fond, qui n'avait pas l'aspect de salle d'auberge comme celle du milieu, étaient attablés, les coudes sur la nappe, quelques employés de Vintimille et un gros commis voyageur de Marseille que je rencontrais partout depuis trois mois. Je demandai le dîner ordinaire, celui qu'on servait autour de moi, mais sans la soupe gluante et filante qu'il me suffisait de voir manger pour n'avoir guère envie de m'en empêcher moi-même. J'avais l'estomac aussi capricieux que l'esprit: l'affreuse viande d'Italie, qui ne sera jamais un pays de gourmets ni même de gourmands, ne pouvait le satisfaire. Je me vengeai sur une bouteille de vin d'Asti pétillant que je m'étais fait apporter.

Un vin gai, cet Asti, surtout au deux premiers verres! C'est un peu le Champagne et le vin du Rhin de l'Italie, son Montebello et son Johannisberg, car le fameux Marsala de Garibaldi ne s'y boit qu'avant le repas, comme le vermouth de Turin. Sans trop m'égayer, pourtant, cette bouteille me mit en humeur moins mélancolique, plus douce et plus souriante. Mais Pepina

traversait toutes mes pensées, tous mes souvenirs, tous mes projets, — ou plutôt elle était devenue ma seule pensée, mon seul souvenir de voyage, le seul objet direct, ou indirect, (on a de singulières hypocrisies envers soi-même) de tout ce que je me proposais.

Le ciel resplendissant du matin s'était par endroits couvert de nuages grisâtres qui moutonnaient lourdement: il avait tourné au ciel d'orage. Des gouttes de pluie tombaient en s'élargissant sur les dalles de la rue. J'étais inquiet. Mais l'hôtesse de la *locanda*, à qui j'avais parlé de passer encore chez elle la prochaine nuit, avait déjà assez de confiance en moi pour m'offrir un parapluie. Et quel parapluie! Assez large pour couvrir un dôme, — couleur gorge de pigeon avec une guirlande légère de petites roses courant tout autour, à la pointe des baleines.

J'avais longtemps rêvé devant mon verre d'Asti: rêver et aimer, c'est toute la vie possible en Italie. L'après-midi s'avancait; je sortis, muni de ce parapluie qui pouvait délier les cataractes du ciel. Mais je n'étais pas au bas de la grande rue que les nuages menaçants s'étaient à moitié dissipés et se fondaient dans l'azur vainqueur, qui, comme une mer supérieure et céleste, baigne ce pays de clartés. C'est alors que je vis passer devant moi Pepina, seule, libre, les bras pendants, le regard inquiet, et un regard étrange lorsque les yeux s'arrêtèrent obliquement sur moi. Elle tourna à l'angle du Couvent, voisin de la Cathédrale, — dont l'aspect m'avait saisi la nuit précédente, et franchit le seuil d'une des portes de Vintimille qui ouvrent sur la route de Gènes et sur la mer, dont on voit ainsi, sans sortir de la ville, de merveilleuses échappées.

Je suis un implacable fataliste en beaucoup d'occasions. Cela devait arriver, Pepina devait traverser ma vie à certain moment, il y avait là un mystère du hasard. Je suivis la jeune fille; pourquoi, du reste, aurais-je résisté à un entraînement naturel de curieux excité?

Pepina descendit la route jusqu'à ce qu'elle pût sans trop de peine sauter sur le galet du rivage; et alors, comme je m'étais arrêté à dessin pour ne pas l'effrayer d'une poursuite trop vive, je la regardai un instant s'éloigner de son pas rythmé, se dirigeant sur la gauche, vers l'endroit où les grands joncs et les hautes herbes de la Roya séparent ce torrent de la mer. Elle allait disparaître; je m'élançai sur le chemin qu'elle avait suivi.

Au tournant de ce rivage bordé de joncs qui m'avaient un instant caché Pepina, je l'aperçus assise au bord de la mer, les jambes à demi étendues, les genoux élevés, les mains croisées sur les genoux, et le regard perdu dans l'horizon, du côté de la France. Je la voyais de profil: elle était immobile, comme les statues à qui les sculpteurs ont plus d'une fois donné cette attitude pensive, — et belle comme le rêve, — mais pour moi, qui en fus aussitôt frappé, c'était un rêve déjà vu. Ce profil de jeune italienne à l'oeil superbe et ouvert avec cette profondeur de mélancolie sur l'horizon qui, hélas! emprisonne le regard, — cette adorable fille brune accroupie ainsi au bord de cette mer bleue, — cette mer, ce rivage, ces massifs d'herbes et de joncs, tout cela était un souvenir dont j'étais sûr, — un souvenir qui n'était ni un rêve de poésie, ni un rêve du sommeil, et que ma mémoire pourtant essayait en vain de préciser et de fixer.

Je m'avançais discrètement, et d'une façon assez embarrassée avec ce grand et lourd parapluie que je ne pouvais porter comme une canne, et qui me semblait une longue massue incommode et drapée.

Comme j'étais auprès d'elle, Pepina leva sa tête tournée vers moi et me dit simplement, avec un accent d'italienne de Vintimille sans doute, mais avec une prononciation très-correcte pour une sauvage de ces montagnes:

— Vous êtes français, monsieur?

— Oui.

— Et de Paris peut-être?

— Oui encore.

L'oeil noir et pénétrant de cette fille regardait au fond de moi: je n'aurais pu mentir. Sa poitrine se soulevait d'émotion, et elle eut besoin de reprendre haleine pour ajouter en soupirant:

— Mais Paris est si grand à ce qu'on raconte!

Ses yeux s'étaient de nouveau fixés sur les miens, mais il y avait maintenant dans leur expression de l'inquiétude et de la prière.

— Etes-vous artiste, comme on dit dans votre langue? Connaissez-vous des peintres? reprit-elle avec une surprenante vivacité.

— Beaucoup, répondis-je, — au moins de nom.

— Alfred de Vanves? s'écria-t-elle en se ramassant et en bondissant devant moi.

ADOLPHE PERREAU.

(La fin au prochain numéro.)

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 27 février au 7 Mars 1869.

- NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 ID. yacht Isabelle II, id. c. Garello, sur lest
 ANTIBES. b. St-François, français, c. Anfosni, m. d.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. Deux frères, français, c. Palmaro, m. d.
 ID. b. Assomption, id. c. Donati, id.
 MENTON. b. St-Michel, id. c. Palmaro, vin
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 ID. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 GOLFE JUAN. b. Troissœurs, français c. Castagne sable
 ID. b. l'Elan, id. c. Ricord, id.
 PORT MAURICE. b. Jeune Elvire italien c. Sibono m. d.
 MENTON. b. l'Eau sainte, id. c. Palazzo, sur lest
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 ID. b. Aigle impérial, français, c. Olivier, m. d.
 NICE. b. St-Erasmus, italien, c. Brogliano, vin

Départs du 27 février au 7 Mars 1869.

- GOLFE JUAN. l. l'Indus, français, c. Fornoro, sur lest
 ID. b. Trois amis, id. c. Castillon, id.
 ST-JEAN. b. Eveline, id. c. Orengo, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 ANTIBES. b. St-François, français, c. Anfosni, id.
 MARSEILLE. b. Volonté de Dieu id. c. Palmaro citrons
 NICE. b. St-Laurent, italien, c. Gazzolo, m. d.
 ID. b. v. Charles III, id. c. Ricci, sur lest
 MENTON. b. Deux frères, français, Palmaro, m. d.
 NICE. b. Trois frères, id. c. Forconi, sur lest
 MENTON. b. Assomption, id. c. Donati, m. d.
 ID. b. St-Michel, id. c. Palmaro, vin
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 FINALE. b. Antoine Saccone, italien, c. Saccone, id.
 GÈNES. yacht Isabelle II, national, c. Garello, id.
 GOLFE JUAN. b. Trois sœurs, français c. Castagne id.
 ID. b. l'Elan, id. c. Ricord, id.
 NICE. b. v. Charles III, id. c. Ricci, id.

CASINO DE MONACO

Mardi 11 Mars 1869, à 8 heures du soir

GRAND CONCERT

Vocal et Instrumental

DONNÉ PAR

M^{me} MIOLAN-CARVALHO

Artiste de l'Académie Impériale de musique de Paris

M^{lle} PESCHEL, Pianiste,

D. ALARD, Violon-solo de S. M. l'Empereur des Français

AVEC LE CONCURS DE

l'Orchestre sous la Direction de M. E. Lucas

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE.

- Ouverture des *Vêpres siciliennes* VERDI.
Impromptu (œuvre posthume) CHOPIN.
 (M^{me} Peschel)
 Fantaisie sur *Robert-le-Diable*, opéra de Meyerbeer, par l'auteur D. ALARD.
 Air de la *Sonnambula* (1^{er} acte) BELLINI.
 (M^{me} Carvalho)

DEUXIÈME PARTIE.

- Ouverture du *Tannhauser* R. WAGNER.
 (a) Romance } M^{me} Peschel MENDELSSOHN.
 (b) Valse } CHOPIN.
 Fantaisie sur *Faust*, op. de Gounod, par l'auteur D. ALARD.
 Romance des *Noces de Figaro* MOZART.
 (M^{me} Carvalho)
 Ave Maria adapté au 1^{er} prélude de S. Bach (M^{me} Carvalho et M. D. Alard) GOUNOD.

Avenue de la Gare, près le Casino

TIR AU PISTOLET,

A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT

On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 millimètres, double mouvement.

HOTEL DU LOUVRE

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf par le nouveau propriétaire, situé en face de l'établissement des bains, à proximité de la gare et à cinq minutes du Casino offre à MM. les étrangers tout le confort désirable.
Restaurant à la carte et à prix fixe.
Table d'hôte à 11 h. du m. et à 6 h. du soir.
Pension. — Prix très-modérés.
Café fumoir, piano, billard.
Service spécial. — On parle toutes les langues.

A VENDRE en plusieurs lots, depuis 2000 fr. une partie d'une grande maison sise à Monaco, rue de Lorraine.
S'adresser à M. Leydet, notaire à Monaco.

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances
Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.
S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS, pour tous renseignements

A LOUER ÉTABLISSEMENT D'EAUX MINÉRALES

Hôtel et Restaurant au prix de 8,000 fr. par an.
S'adresser à M. GIRAUD, notaire à Marseille, boulevard du Musée, n° 1.

A VENDRE OU A LOUER
près du Casino :

JOLIE VILLA

Très richement meublée
Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

PIANOS. VENTE ET LOCATION
G. Studé.
1, rue Sainte-Barbe.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée.
DE MONACO A NICE.

PRIX DES PLACES			STATIONS.	DÉPARTS							
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR					
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.				
			Monaco	9	55	2	10	5	20	11	10
	80	60	Eza	10	08	2	23	5	33		
1		75	Beaulieu	10	16	2	31	5	41		
1	25	90	Villefranche-sur-mer	10	23	2	38	5	53	11	33
1	80	1 35	Nice	10	34	2	49	6	04	11	44
DE NICE A MONACO.											
			Nice	8	35	12	40	3	30	6	55
	55	45	Villefranche-sur-mer	8	51	12	52	3	42	7	07
	80	65	Beaulieu	8	58	12	59	3	49		
1		75	Eza	9	06	1	07	3	57		
1	80	1 35	Monaco	9	18	1	19	4	09	7	30

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR ENTRE NICE ET MONACO.

DÉPART DE NICE : 11 heures du matin.

DÉPART DE MONACO : 1 heure de l'après-midi.

Billets de 1^{re} classe : fr. 1 50. — 2^{me} classe : 1 fr.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 8 h. du m. — 2^e départ : 2 heures. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

NICE :

45, Quai Massena

MODES DE PARIS

M^{me} VIRGINIE MORTIER

à l'honneur d'annoncer aux Dames son arrivée de Paris avec un grand choix de Modes.
Spécialité de chapeaux de fantaisie des premières maisons de Paris et de Londres.

BADEN-BADEN :

5, Rue Sophie.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

JOLIES VILLAS pour 22,000 FR.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

Pour achat de maisons, campagnes ou lot de terrain, S'adresser à M. de Millo.

VENTE DE CIGARES SUPÉRIEURS A MONACO

AU BUREAU DE TABAC, PLACE DU CASINO

On trouve dans ce Bureau, outre les tabacs et les cigares ordinaires de la Régie Française, un choix des meilleurs cigares de la Havane, provenant de l'ENTREPOT DU BOULEVARD DES CAPUCINES, DE PARIS. Ces cigares se vendent par paquets de six dont la pièce revient aux prix suivants :

Partagas Napoleones à 1 fr. 75 c.; Partagas Impériales à 1 fr. 50; Figaro Impératrice à 90 c.; Regalias Britanica à 90 c.; Upmann Regalia à 75 c.; Cabanas Conchas à 75 c.; Figaro Regalia de la Reina à 75 c.; Partagas Londrès à 60 c.; Partagas Regalia de la Reina à 60 c.; Cabanas Brevas à 60 c.; Carbajal Trabucos à 50 c.; Partagas Londrès à 50 c.; Figaro Londrès à 50 c.; Brevas chicas à 50 c.; Partagas Londrès à 45 c.; Canill Conchas à 45 c.; Londrès et Trabucos à 35 c.; Balsamica Medianos à 30 c.

On trouve également les cigarettes et les tabacs d'Orient.